

NOËL !

A Mlle Léonie Hurel.

Sous le fonet redoublé des ouragans d'hiver,
La neige, en tourbillon, s'élève par rafale.
La terre se fend sous la bise glaciale ;
Les cloches de Noël tintent gaiement dans l'air.

Dans la nuit des lueurs tracent un rouge éclair,
C'est l'instant solennel où dans les Cathédrales,
Le monde se prosterne à genoux sur les dalles,
Pour adorer son Dieu, Jésus Verbe fait chair.

Mais les enfants blottis sous leurs chauds draps de toile,
Songent, et leur esprit, guidé par une étoile,
Croit voir un autre enfant, blond et rose comme eux.

Reposant demi-nu sur la paille fraîche ;
Des anges près de lui se tiennent radieux,
Tandis que des bergers sont au seuil de la crèche.

J. B. A. L. LEYMARIE.

CONTE DE NOËL

(POUR LES PETITS)

AUX petits des oiseaux, Dieu donne la pâture !
V. H.

Jean Charbonneau

La neige immaculée
s'étendait à perte de vue,
comme un suaire sans fin.

C'était la veille de
Noël.

Elle avait été bien
froide cette joyeuse nuit.

De partout, ceux des
plus robustes que le froid
n'effarouchait pas s'é-
taient rendus à la messe
de minuit, tandis que les
petits enfants, assis près
de leurs grand-mères,

écoutaient les vieux récits, les contes fantastiques et
les légendes pleines d'intérêt, intérêt pénétrant que la
vieillesse sait nous inspirer.

Ce soir de la veille de Noël, le petit Jean eût bien
voulu être grand comme son père, vigoureux comme
lui, pour mener le cheval bai par les routes pou-
dreuses.

Sortir à minuit, quel rêve !

Le clair de lune, les grands arbres et la crèche du
Jésus de Nazareth toute garnie d'une paille fraîche et
brillante comme de minces filets d'or !

Il aurait tant aimé la voir, cette crèche si modeste,
si frêle, mais si grande dans la pensée, puisqu'elle
était le berceau du monde !

Que de choses ! que de beautés à la fois que le petit
Jean ne pouvait savourer, parce que son père l'avait
fait se coucher bien de bonne heure et que sa mère lui
avait dit : " Il fait grand froid ce soir ; la nuit sera
terrible."

D'un autre côté, il s'était consolé, parce que grand-
maman lui avait promis une histoire de Noël s'il était
bien sage, quand petit père et petite mère seraient
partis pour l'office divin. Il se représentait pourtant
la route que la lune éclairait ; le son des grelots réson-
nait à ses oreilles ; puis dans le lointain, les cloches
carillonnaient, les cloches si gaies, annonçant le
Messie.

Mais que voulez-vous ? les petits enfants sont cou-
chés à cette heure de la nuit. Tout en pensant à ces
choses, le petit Jean ne dormait pas. Il avait hâte
d'entendre l'histoire de sa grand-maman : elle en
savait de si belles et de si longues !

Quand il entendit les cloches en volée, lancer leur
invitation, il eut un gros soupir. Puis, les clochettes
aux sons variés tintinnabulaient sur la grande route :
cela excitait la tentation !

Le calme s'étant rétabli au dehors, petit Jean se
leva de son lit.

Grand-mère s'était assoupie près de l'âtre. La
flamme y pétillait et jetait sur la figure de la vieille un
pâle reflet.

L'enfant s'était approché.

Posant la main délicatement sur le bras de son
aïeule :

—Grand-mère, dit-il, mon histoire ?

Grand-mère sursauta : mais apercevant la tête
blonde du petit Jean, elle sourit, le prit sur ses ge-
noux et commença :

—Mon enfant, écoute l'histoire que je vais te ra-
conter. Elle est bien triste et bien navrante, mais elle
est si vraie.

Dans une paroisse pas bien éloignée de celle-ci, vi-
vait jadis une noble famille. Le père avait été colonel
dans les armées du roi Louis XIV : la mère était issue
d'ancienne noblesse.

Le colonel de Blémont—c'est ainsi qu'il se nom-
mait—avait été possesseur d'une grande fortune. Un
hasard malencontreux l'avait ruiné et forcé de s'expa-
trier.

N'ayant conservé que son honneur et son nom, il
n'avait pas voulu subir en France l'affront de la pau-
vreté.

Il était passé au Canada et avec ce qui lui restait de
son patrimoine, il avait acheté une ferme et s'y était
retiré avec sa femme et son fils.

Loin du monde, sa misère serait cachée ; il oublierait
peut-être son malheur : il oublierait le passé, la
splendeur des anciens jours.

Son unique consolation était sa femme et son en-
fant, son enfant qu'il élevait dans la charité.

Il plaçait toute sa foi, tout son amour, toutes ses
espérances dans ces deux êtres si chers, puisque la
souffrance ne trouve pas de meilleur consolateur que
dans l'affection de ceux qui vous aiment.

* *

Par un jour de Noël, froid comme celui qui s'an-
nonce pour demain, à l'heure où la petite famille pre-
nait le modeste repas du midi, le petit Paul, —car il
était petit comme toi, Jean, frêle comme tu l'es, —le
petit Paul, ai-je dit, causait avec son père du malheur
de ceux qui n'ont pas de pain et qui pleurent.

Le colonel, soucieux de l'éducation de son fils, l'in-
struisait dans l'amour du prochain. Toujours, il enco-
urageait par l'exemple les bonnes aptitudes de son
enfant.

—Vois-tu, lui faisait-il remarquer, nous sommes
bien heureux, nous qui avons du pain, de n'être pas
obligés de mendier comme le font ces malheureux
dshérités du sort. Que de misère sur terre, que de
souffrance ne voyons-nous pas sous nos yeux ! Et
pourtant, que de résignation ! Dans toute la nature,
combien d'êtres qui souffrent sans se plaindre, contents
d'un seul morceau de pain. Les petits oiseaux que tu
vois se poser sur cette fenêtre nous demandent leur
pâture. Ne faut-il pas compatir à leur malheur ? Ils
sont si petits, ils sont si frêles !

Combien de malheureux aujourd'hui voudraient se
voir à notre place, près d'un foyer joyeux, avec du feu
dans l'âtre.

Le petit Paul écoutait son père. Une larme lui vint
aux yeux. Il songeait à ces tristes paroles : Les petits
oiseaux demandent leur pâture, les petits oiseaux sont
si frêles !

Et tout le reste du repas, son cœur lui criait : " Les
petits oiseaux demandent leur pâture."

Il se promettait bien en lui-même qu'en ce beau
jour de Noël, il ne serait pas seul à manger son pain
blanc.

Pendant que tout le monde se retirait, petit Paul
déroba un gros morceau de pain qu'il cachait soigneuse-
ment, s'habilla sans que personne le vit et s'enfuit
par la campagne.

* *

La neige commençait à tomber. Là-bas, les arbres
se couvraient de frimas et le vent rageur entraînait par
rafales les nappes blanches.

Le petit Paul marchait à travers les chemins pou-
dreux.

Il répétait toujours : " Les petits oiseaux demandent
leur pâture."

Mais pas d'oiseaux ne venaient sur la route. On eût
dit que le froid les faisait se tapir dans leurs nids.

Le petit Paul cherchait toujours.

Maintenant, la forêt devenait de plus en plus

épaisse. L'enfant s'y était aventuré. Les sentiers dis-
paraissaient sous la neige.

Paul courait toujours plus loin ; mais les oiseaux ne
venaient pas.

Tout à coup, l'enfant entendit un petit cri, une
plainte bien faible, arrivant à peine à l'oreille.

Comme il faisait un pas, un petit oiseau frileux,
sans ailes presque, tomba à ses pieds.

Le pauvre enfant, content de cette trouvaille, lui
présenta quelques miettes de pain que l'oiseau refusa.

Pourquoi refusait-il cette pâture ? c'est que la mère
l'appelait là-haut, sur la branche. Il serait orphelin,
le pauvre petit s'il restait là, séparé des siens ; et
peut-être mourrait-il.

Il fallait le rendre à sa mère.

Et petit Paul prenant doucement l'oiselet dans sa
main, grimpa sur la branche et le rendit à ses frères.

Puis répondant à l'appel de la mère éplorée, il
déposa près du nid son morceau de pain pour ces
pauvres créatures qui demain peut-être chercheraient
leur pâture en vain.

Cependant la neige tombait toujours et tous les sen-
tiers étaient disparus.

Le petit Paul, content de sa bonne action, voulut
s'acheminer vers sa demeure, mais la forêt semblait
vouloir le garder dans son sein et l'enfant ne put
retrouver sa route.

Il grelottait, harassé de fatigue.

Le soir commençait à venir.

Il songeait à l'inquiétude qu'il causerait à son père,
quand celui-ci ne le verrait pas rentrer.

Et sa pauvre mère, que de craintes ne devait-elle
pas entretenir en ce moment ?

En pensant à tout cela, il faisait bien des détours ;
mais vains efforts : après une heure, il se retrouva
encore près de l'arbre où reposait le petit oiseau qu'il
avait sauvé. Des larmes lui vinrent aux yeux. Il
s'assit près d'un vieux tronc d'arbre ; l'accablement
triomphait : il s'endormit.

Le lendemain, on trouva petit Jean mort, tenant
encore dans sa main quelque reste de pain.

La douleur grava sur sa tombe : " Aux petits des
oiseaux, Dieu donne la pâture."

* *

Et comme la grand-mère achevait son récit, le petit
Jean ferma doucement les yeux et s'endormit.

Dans cette nuit de Noël, le Jésus de la crèche
regardait peut-être le pauvre petit mort et celui qui
dormait maintenant. Au dehors, la neige étendait
son suaire sans fin.

JEAN CHARBONNEAU.

NOTRE GALERIE NATIONALE

La publication de nos portraits historiques ayant
reçu l'approbation du public, nous allons tâcher de
rendre cette galerie aussi complète que possible, et
nous avons l'espoir qu'elle deviendra un véritable
monument élevé à la gloire de notre nationalité. Le
choix judicieux des portraits, leur apparence artistique,
leur grandeur uniforme, la notice biographique qui les
accompagne, tout en un mot, concourt à en faire une
galerie unique et précieuse que tous les Canadiens,
français, tous les patriotes, devraient encourager en la
recommandant.

PORTRAITS PARUS JUSQU'À CE JOUR

Numéro du
journal

847	Louis-Joseph Papineau
848	Jeanne Mance
849	Mgr Louis-François Laflèche
850	Faucher de Saint-Maurice
851	Samuel de Champlain
852	Sir George-Etienne Cartier
853	Marie-Madeleine de Verchères
855	Alphonse Lusignan
857	Montcalm
860	Honoré Mercier
861	Antoine Gérin-Lajoie
863	Oscar Dunn
866	J.-A. Chapleau